



ANNE BENS-THÉPOT
LE PAYS DU REVERS, 1

1

Je voulais passer tout entier dans un pied de chaise et y rester. Mais cela n'est pas facile. Rares ceux qui, dans les siècles, y sont parvenus. La plus grande des sagesse, laquelle ne s'obtient qu'à force d'obstination, suffit à peine. Je m'exerçais jour et nuit. Et j'ai cru maintes fois que je réussirais enfin à entrer dans les choses. J'avais compris qu'il fallait avancer en reculant, se projeter tout en se retirant ; l'agilité est requise, l'extrême douceur aussi. C'est comme une caresse qui ne caresse pas, mais fuit, comme une morsure qui se dévore. Il est arrivé que ma langue soit transformée en caillou et mon œil en goutte d'eau. Une heure durant et pour moitié, je devins un portemanteau, les jambes comme patères et la tête fixée au mur par des clous, mais j'avais les bras et le torse encore libres et vivants.

Me suis-je distrait ? Ai-je cru trop tôt que j'allais réussir et que je coulerais dorénavant des jours paisibles dans l'obtusité du bois mort ? Jamais je ne pus entrer complètement dans la condition de l'objet. Et, bien vite, j'ai senti que la chose m'expulsait de son corps. Ce fut ma dernière tentative. J'étais épuisé, découragé ; il m'aurait fallu plusieurs semaines avant de pouvoir recommencer. Or, je n'en eus pas le loisir. Car je compris bientôt que les choses m'étaient maintenant hostiles et se liguèrent contre moi. Je sentais qu'elles devenaient lointaines, beaucoup plus qu'auparavant, toujours plus. Leur immobilité s'approfondissait. Elles semblaient se concentrer, établir définitivement des relations immuables dont j'étais exclus. Elles faisaient bloc contre moi. Et pourtant rien ne changeait en apparence. Mais plus je désirais aller vers les choses, plus je constatais mon impuissance à le faire. Je ne pouvais pas même prendre une fourchette dans ma main pour manger, soit que la fourchette repoussât ma main, soit que ma main se trouvât au contraire collée à elle, mais dans ce dernier cas ce n'était plus ma main et je croyais sentir mon corps passer du côté des choses et se retourner contre moi.

Emporté à présent vers des régions incorporelles, malgré mes efforts pour revenir vers le monde, je m'éloignais irréversiblement. Les choses étaient toujours là en face de moi, mais elles s'amenuisaient, se resserraient et, quoiqu'elles demeurassent discernables, elles devenaient jour après jour plus inaccessibles.

Puis tout cessa d'un seul coup. Ce fut une conversion instantanée. A moins que l'accélération du processus ne fût si rapide qu'elle me semblât sans durée. Les choses

disparurent et avec elles mon désir de les rejoindre. Mon corps aussi avait disparu.

Les navigateurs de la Renaissance ont pu croire que, la terre étant ronde, il suffisait de voguer dans une direction quelconque, de triompher des tempêtes et de la bonace, de ne pas s'arrêter au premier territoire découvert et de continuer son périple avec persévérance pour parvenir enfin aux Antipodes. Cette méthode de navigation a d'ailleurs produit certains résultats : les aborigènes d'Australie, de Micronésie, de Mélanésie et de Polynésie ont eu l'honneur d'être envahis puis massacrés par des hordes d'européens ivrognes et chrétiens, qui suivirent la route que les premiers explorateurs leur avaient ouverte. De nos jours, les géographes et les aviateurs croient encore que les Antipodes ne sont qu'un lieu du globe terrestre diamétralement opposé à celui d'où le voyageur est parti. Or, ces antipodes-là sont de fausses Antipodes, puisque leurs habitants n'y vivent pas la tête en bas. Il est même bien connu que les Australiens et les Néo-Zélandais sont des gens fort pragmatiques qui ont les pieds sur terre et la tête sur les épaules.

Avant que les opinions des adultes ne l'aient tout à fait corrompu, un enfant sait pourtant, par le seul bon sens qui lui est naturel, que le chemin véritable des Antipodes passe par le miroir. Je dis « le miroir » et non « les miroirs » ; car il faut considérer le monde et toutes les choses qui s'y trouvent comme un unique miroir où se reflètent les Antipodes. Lorsque l'on est bien persuadé de cette vérité, il reste à passer de l'autre côté du miroir, dans les choses ; et c'est alors que se découvre aux yeux du voyageur le pays du Revers, dont notre monde est le reflet comme il est le reflet du nôtre. Cette entreprise est certes la plus difficile de toutes celles qu'il peut être donné à un homme d'accomplir. Et l'on ne prend pas assez garde que, pour entrer dans les choses, il faut en premier lieu disparaître et voir disparaître ce monde, en sorte que celui qui croyait accoster aux Antipodes sombre d'abord dans le néant. Bien des explorateurs s'y sont sans doute égarés à jamais puisqu'ils ne nous sont pas revenus. Toutefois ce néant n'est que le brouillard de l'imagination où se dissipent les dernières perceptions de ce monde-ci, tandis que déjà prennent forme les objets de l'autre monde. C'est par conséquent à l'instant même où le voyageur se sent irrésistiblement repoussé par les choses et lorsqu'il en vient à se perdre, comme si l'existence lui manquait, comme si son propre corps l'expulsait, qu'il se trouve enfin de l'autre côté du miroir.

Le voyageur doit ensuite se laisser porter avec confiance, s'abandonner aux impressions du nouveau monde, car si la peur l'étreint et si les choses du Revers, qui peu à peu apparaissent, lui inspirent de la répulsion, il sera immanquablement tenu hors des Antipodes, refoulé dans l'entre-deux-mondes et condamné à une errance éternelle.

Qui arrive pour la première fois au pays du Revers croira entrer dans le rêve d'un myope. Les couleurs y sont épaisses, pâteuses. La lumière ondule et brouille les contours. Les impressions du toucher, les saveurs, les odeurs, les bruits s'engluent dans un milieu élastique où les formes se recouvrent et se contrarient sans cesse.

On cherchera alors à se rapprocher des choses, à se serrer contre elles pour les sentir de plus près ou les voir ³ à deux pas et discerner dans le détail l'ébauche d'un ordre qui réfuterait l'incertitude de l'ensemble. Mais on est bien vite déçu. Vues de près, les choses du Revers sont pareilles à la fourmilière ou à la charogne grouillante de vermine. Chaque qualité est certes distincte, mais tout se meut en tous sens à une vitesse effrayante. Une forme à peine esquissée dévore d'autres formes et se trouve à son tour dévorée. Ici prévaut une guerre frénétique de tous contre tous. Et celui qui s'y trouve immergé pour la première fois ne saurait le supporter longtemps. Cette mobilité infernale étourdirait le derviche le plus aguerri.

Le voyageur ne devra son salut qu'à la rencontre d'un homme des Antipodes. Seul, il périrait très vite, par dispersion. Mais les gens du Revers sont de très braves gens, dépourvus de toute cruauté, et qui ne savent pas même ce que peut être l'indifférence au malheur d'autrui. Vous n'aurez donc pas le temps d'avoir peur. Un Reversien déjà sera près de vous pour vous secourir. C'est merveille de voir comment les Reversiens peuvent passer inaperçus ; et pourtant ils sont là et apparaîtront dans l'instant s'ils pensent ainsi vous rendre service. Car leur simple présence manifeste est le meilleur antidote à la dispersion mortelle qui affecte l'étranger parmi les choses du Revers. Ils maîtrisent en effet l'art de fixer les formes. Si, dans le chaos de vos perceptions, un objet se stabilise, s'il vous semble que vous avez devant vous une montagne, une casserole, un crocodile, une machine à écrire, un éléphant, si vous tendez la main et que l'éléphant devient un marteau dont vous pouvez vous saisir, puis une bicyclette que vous enfourchez pour aller faire une promenade, alors vous êtes en conversation avec un habitant des Antipodes. Et cette conversation vous aura sauvé la vie.

Lorsque les Reversiens se taisent, leur apparence est humaine. Toutefois, il y a en eux quelque chose de flottant, de nébuleux, dont on ne peut comprendre la raison que par un examen de détail. Le corps de l'Antipodien est fait d'une multitude de petits corps, différents les uns des autres non seulement par la figure, mais aussi par la couleur et par toutes les qualités diverses que nos sens peuvent y découvrir. Chacun de ces petits corps ne garde les qualités qui le déterminent que pour un court moment. Si vous observez avec attention tel ou tel détail, par exemple le bout du nez d'un Reversien silencieux, vous y verrez peut-être une libellule, puis un dé à coudre, une montre à quartz, un grain de blé, un satellite, un atome de sodium, un livre de métaphysique, une clepsydre ; et vous constaterez que

la succession de ces différents objets à la même place se fait selon un rythme régulier, comme s'il s'agissait là d'une respiration.

En gros, les Antipodiens sont humains, en détail, ils ne le sont pas.